

## **Images de Pont-Aven De la cité des moulins À la cité des peintres**

Tous ceux qui connaissent Pont-Aven depuis assez longtemps sont frappés par le changement considérable qui s'y est produit ces dernières années.

En effet, la peinture a littéralement envahi cette petite ville touristique. Toutes les boutiques se sont transformées en galeries de peinture ou en salles d'exposition mais plus encore le moindre garage ou local inhabité est devenu également lieu d'exposition de peinture. Pont-Aven toute entière semble consacrée à la peinture et ce phénomène ne peut être comparé à ce qui se passe en d'autres lieux touristiques comme Concarneau ou Quiberon en Bretagne ou Saint-Paul de Vence en Provence car il s'agit d'un phénomène récent qui se produit selon une progression foudroyante en s'appuyant sur des événements anciens que l'on réinvestit avec conviction. Bien évidemment, cela ne va pas sans changements importants dans la ville, sans conflits de corporations mais surtout sans modifications très importantes de l'image que la ville donne à ses visiteurs.

C'est précisément ce phénomène du développement de la présentation de peinture à Pont-Aven à travers son apparition, sa mise en place, les réactions qu'il provoque et les mutations qu'il engendre dans l'image de la cité, c'est-à-dire dans son identité même, que j'aborderai ici.

\*\*\*

Pont-Aven est une commune située au fond d'une ria et qui a connu, de ce fait, une activité portuaire assez importante jusqu'au milieu du XXème siècle.

Son site est tout à fait remarquable et déjà, en 1794, Cambry en décrivait les grâces et mettait l'accent sur la rivière et ses moulins qui se sont installés jusqu'à la limite du port et sur les coteaux granitiques qui enchâssent la ville. Ce site agréable a tôt fait de Pont-Aven un lieu touristique de premier plan comme l'attestent les grosses villas d'estivants aisés du début du siècle qui s'étagent sur ses coteaux. Les guides de voyage citent tous Pont-Aven comme un lieu de promenade dont l'intérêt principal se situe autour de la rivière, de ses

sites et de ses moulins. L'expression populaire "Pont-Aven, ville de renom : 14 moulins, 15 maisons" résume de façon pertinente l'image de la ville.

Enfin, lorsque j'écris ces lignes au présent, j'introduis une distorsion très sensible par rapport à la réalité. En effet, depuis une bonne dizaine d'années, ce n'est plus Le site des moulins qui figure comme attraction principale de Pont-Aven mais la peinture. On s'est souvenu, après la seconde guerre mondiale, que des peintres célèbres avaient porté le nom de Pont-Aven vers la gloire en constituant à travers leurs oeuvres produites dans la région sur des thèmes bretons un courant pictural important connu sous le nom "d'École de Pont-Aven". Et insensiblement, l'intérêt touristique de la cité s'est déplacé de son site agréable vers la référence à Gauguin et à "l'École de Pont-Aven et l'on est passé de "la cité des moulins" à la "cité des peintres". Bien évidemment Pont-Aven ne renie pas ses attaches à sa rivière mais l'image que la ville donne d'elle-même s'est orientée vers l'art. Ainsi, par exemple, en 1974 encore, les guides de voyage présentent d'abord le site des moulins avant de faire un rappel de la venue des peintres alors que, dans les années 80, le site de la ville est présenté comme celui qui figure dans les oeuvres des artistes et c'est l'évocation de l'école de peinture qui constitue l'essentiel des textes sur la ville.

Ce premier déplacement est en lui-même surprenant et je tâcherai de montrer comment il s'est produit dans Le temps. Mais il est doublé d'un support matériel beaucoup plus surprenant encore qui est le déferlement (et le mot n'est pas trop fort), en trois ans, des artistes peintres qui exposent essentiellement en période estivale dans tous les lieux disponibles de la ville. Ainsi le visiteur de l'été 1988 a pu se rendre dans plus de 60 lieux d'exposition dont la plupart a présenté plusieurs artistes. Quelle petite ville de moins de 2 000 habitants, et même quelle ville beaucoup plus importante, peut-elle se prévaloir de présenter les oeuvres de plusieurs centaines d'artistes en un été ?

Cela valait certainement la peine d'approfondir ces particularités tout à fait singulières de la cité des Fleurs d'Ajoncs. Car je ne saurais oublier le rôle important qu'a joué Théodore Botrel dans l'image de Pont-Aven en étant à l'origine de la première fête des Fleurs d'Ajoncs dès le début du siècle.

On le voit Pont-Aven a fait parler d'elle et l'histoire de l'image qu'elle donne d'elle-même est une histoire complexe construite par des initiatives très diverses.

Pour tenter de montrer comment se sont constituées les différentes images de Pont-Aven, il faut tout d'abord se rappeler que Pont-Aven est une commune de 3295 habitants qui réunit depuis une vingtaine d'années deux communes : celle de Nizon en zone rurale et la commune ancienne de Pont-Aven qui, à l'heure actuelle comprend environ 1800 habitants. Ce détail géo-administratif est important pour la question qui nous intéresse car le développement de la peinture concerne la commune ancienne de Pont-Aven qui avait, entre autres, pour particularité d'être un bourg pratiquement sans zone rurale. Aussi, les

habitants de Pont-Aven sont-ils, depuis fort longtemps, des gens de la ville par rapport à tous leurs voisins. Et, de fait, Pont-Aven se présente traditionnellement comme une cité. L'implantation des moulins que le site permettait et qui s'est prolongée par le développement d'une industrie agro-alimentaire de conserverie a renforcé le caractère urbain de cette toute petite ville finistérienne. De surcroît un tourisme très précoce a mis la population en contact avec des citadins, en particulier des parisiens, et a accentué le sentiment que les habitants de Pont-Aven ont de n'être pas des paysans. L'extrême raffinement des vêtements traditionnels qui font du costume de Pont-Aven le plus élégant de cette partie de la Cornouaille n'en est qu'un témoignage parmi d'autres.

Ce site remarquable, et peut-être du fait de l'ouverture des gens de Pont-Aven vers les visiteurs, fut fréquenté dès 1860 par des peintres travaillant sur des sujets bretons. Dans les années 1870, ce sont des artistes peintres américains qui s'installent à Pont-Aven. Et l'on sait davantage qu'à partir de 1886, Paul Gauguin a séjourné à Pont-Aven où, avec Émile Bernard, il crée une nouvelle façon de peindre qui entraînera l'enthousiasme d'artistes qui viendront nombreux les y rejoindre. Il y a eu jusqu'à 150 peintres à séjourner en même temps à Pont-Aven à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Pont-Aven est ainsi entrée en peinture, définitivement pour l'histoire de l'art, mais subrepticement pour ses habitants. Si l'on sait que Les peintres venus à Pont-Aven n'ont pas rencontré de problèmes pour avoir des modèles par exemple, on sait aussi qu'ils passent, aux yeux de la population, pour de joyeux trublions assez peu fréquentables. Et la générosité de Marie-Jeanne Le Gloanec ou de Julia Guillou ne doit pas occulté le fait que Pont-Aven ne se convertit pas pour autant à la peinture. Par contre, la population sera beaucoup plus sensible aux initiatives de Théodore Botrel lorsqu'au début du siècle il proposera de fêter les traditions régionales. En fait, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, si Pont-Aven est toujours fréquentée par des peintres, elle ignore les liens qui l'attachent à la peinture. Seuls quelques intellectuels comme Charles Chasset se penche alors sur Les peintres de "l'École de Pont-Aven" et les gens de Pont-Aven découvrent son intérêt à travers ses ouvrages. Il faut attendre 1939 pour voir, toujours à l'initiative de C. Chasset, une première manifestation publique en l'honneur des peintres avec l'inauguration de la plaque rappelant l'auberge de Marie-Jeanne Le Gloanec. Par contre, des peintres fréquentent souvent Pont-Aven mais ils séjournent à l'hôtel de la Poste où sont exposées leurs oeuvres et ne semblent guère avoir de place dans la vie de la ville. Un seul lieu d'exposition, hors les hôtels, existe alors. Il s'agit de la boutique des demoiselles Barbarin qui présentent en outre des antiquités et vendent de l'essence !

Après la deuxième guerre mondiale, dans le début des années 50, avec le soutien du maire Henri Siquin, va s'amorcer vraiment la prise en compte de la peinture par Pont-

Aven. On organisera alors les premières expositions des oeuvres de peintres de l'École de Pont-Aven.

Puis Roger Lucien Dufour, un peintre bordelais de la place du Tertre, obtient l'aménagement de salles municipales pour exposer des peintres de l'École de Paris et créer le Grand Prix de Peinture de Pont-Aven qui sera décerné par la Société du Grand Prix de Peinture de Pont-Aven qui réunit les notables de la ville. Ces expositions qui durent pendant les deux mois d'été seront reconduites et orientées vers les oeuvres de l'École de Pont-Aven mais le Grand Prix disparaîtra assez rapidement.

Dans les années 60, les salles de la mairie seront régulièrement louées à des peintres qui se succèdent tous les 15 jours et qui exposent leurs œuvres pour la vente. Il n'y a, dans ces années-là, toujours pas d'autres lieux réservés à la peinture. Mais le rôle des salles municipales n'est cependant pas sans importance pour la suite car les peintres qui réussissent bien dans la vente de leurs œuvres dans ces présentations vont rechercher dès le début des années 70 des locaux indépendants pour exposer leur travail. Et il est assez remarquable de voir que, parmi Les peintres qui ont des lieux d'exposition propres aujourd'hui à Pont-Aven, les plus anciennement installés sont des peintres qui ont exposé d'abord dans Les salles de la mairie.

Dans les années 70, va donc se produire la première amorce des expositions de peinture avec l'établissement de deux galeries de peinture et l'installation de quelques peintres dans des lieux d'exposition pendant l'été et bien sûr la poursuite des expositions dans les salles de la mairie et celle d'expositions organisées par la Société de Peinture qui, après avoir quelques avatars, s'est reconstituée en 1971, à la mairie qui se transforme pour les deux mois d'été en "musée" provisoire.

Cette situation qui fait une place à la peinture dans la ville de Pont-Aven n'a jusque dans les années 80 rien de très remarquable par rapport à d'autres lieux sinon peut-être qu'on trouve probablement plus de toiles chez les habitants de Pont-Aven qu'ailleurs et que les lieux fréquentés par Le public (mairie, hôtels, commerces...) sont plus qu'ailleurs décorés de peintures.

Pont-Aven reste une petite ville très touristique et les visiteurs qui viennent pour le site apprécient de se rendre dans quelques expositions. Les plus cultivés reviennent sur Les pas de Gauguin en longeant la rivière dans le bois d'Amour. Ce sont les années 80 qui vont changer cette situation somme toute assez banale.

Les premières années de cette décennie connaissant une progression certaine des lieux d'exposition d'été qui se fait par la location de boutiques qui ferment que des peintres

réaménagent et investissent l'été. On peut alors estimer à environ une vingtaine tout au plus ces salles et elles se fondent parmi les autres boutiques de la ville que ce soit les commerces quotidiens ou les magasins d'objets pour la vente touristique.

Pont-Aven commence à concentrer les expositions mais dans une ambiance feutrée et sans aucun sentiment de changement important. Néanmoins, par l'implantation de galeries nouvelles, par l'habitude des expositions estivales, Pont-Aven se ressent comme un lieu privilégié par l'art ou plus exactement privilégié pour l'art. On considère que le site et Le charme de la ville explique l'intérêt que Les artistes lui accordent et on se rappelle volontiers que Gauguin y a fait des oeuvres d'importance. Pendant toutes ces années d'ailleurs, Pont-Aven a abrité des peintres et des artistes mais leur nombre est peu important et leur place traditionnellement marginale.

C'est probablement de 1983 que date le tournant le plus important pour Pont-Aven et son image avec la décision de la création d'un musée qui verra le jour en 1985. Cette décision municipale s'est certainement inscrite dans un souci d'animation de la ville dont l'atout touristique et artistique s'imposait d'autant plus que Le secteur industriel stagnait malgré le dynamisme de quelques entreprises. L'ouverture de ce musée qui n'a pas été sans quelques tiraillements a néanmoins connu un succès certain qui s'est révélé exceptionnel l'année suivante où fut fêté avec une remarquable exposition des peintres de l'École de Pont-Aven le centenaire de l'arrivée de Gauguin à Pont-Aven et qui reçut 100 000 visiteurs.

À partir de 1985, s'est produit le phénomène que l'on voit aujourd'hui encore en cours, l'arrivée massive d'artistes peintres pendant la saison touristique. La marque de changement qui fut sensible à la population de Pont-Aven fut la fermeture progressive des petits commerces et leur remplacement par des salles d'exposition. Ce fait qui existait auparavant mais ne touchait que des commerces éloignés que fermaient des personnes âgées s'est étendu à un

grand nombre de petits commerces et l'on a commencé à s'alarmer de voir toutes les boutiques remplacées par des salles d'exposition estivales. Mais aussi, la demande de locaux de la part des peintres se faisait de plus en plus pressante, on a vu se transformer Le moindre garage, Le moindre local situé à proximité des rues fréquentées par les visiteurs, en salle d'exposition durant l'été. Et l'on voit également depuis deux ans environ, les commerces actifs de souvenirs, d'antiquités, voire d'électroménager ou de droguerie, faire une place à des expositions de peinture durant l'été. Dans la période présente, cette invasion est encore dans sa phase galopante et on a pu voir pratiquement toutes les semaines des modifications dans les rues de Pont-Aven en 1988. À tel point qu'à la fin août, il y avait, selon un décompte visuel que j'ai effectué et qui ne peut pas être tout à fait exhaustif, 67 lieux d'exposition à Pont-Aven. De surcroît, un nombre de boutiques de plus

en plus grand concerne le tourisme et l'on comprend donc que les commerces traditionnels voient leur nombre se réduire comme une peau de chagrin.

Les choses se sont passées comme si l'ouverture du musée avait été un coup de fouet pour l'intérêt que Les peintres pouvaient avoir d'exposer à Pont-Aven et comme si, ensuite, la venue des uns impliquait celle des autres. La situation ainsi décrite n'échappe bien sûr pas à la conscience de ses acteurs.

Aussi il m'a semblé intéressant de tenter, lors d'une première enquête, d'explorer Les réactions que l'on a, à Pont-Aven, par rapport à cette transformation importante de la cité. Pour ce faire, j'ai orienté mon travail dans deux grandes directions, celle des milieux de la peinture et celle des habitants de Pont-Aven.

\*\*\*

Comment comprend-on la place de la peinture à Pont-Aven et comment y réagit-on dans Les milieux de la peinture ?

Il faut distinguer ici plusieurs situations : celles des professionnels non peintres et celles des peintres et, parmi ces derniers, celle des premiers venus et celles des nouveaux arrivants.

Les premiers qui sont ou des marchands de peinture ou des personnels de musée sont, en fait, en nombre très limité. Il n'y a guère plus de cinq marchands de tableaux à Pont-Aven dont trois ou quatre seulement se sont implantés avant 85 et Le musée n'a qu'un personnel très limité. Ce petit groupe se présente plutôt comme l'aristocratie du milieu et son discours est orienté essentiellement vers des propos culturels visant la qualité et l'art. Sa compétence est garantie par sa formation ou sa réussite culturelle et il s'attire l'estime des uns et la jalousie des autres.

Les autres lieux d'exposition sont loués par des peintres et là aussi c'est l'ancienneté de l'implantation qui fait toute la différence. On pourrait approximativement considérer ceux qui se sont installés avant l'ouverture du musée, une petite vingtaine d'artistes dont beaucoup avaient loué auparavant l'une des salles municipales, et ceux qui sont arrivés après. Les premiers sont des peintres professionnels qui vivent de leur art. Ils défendent leur légitimité qu'ils trouvent dans leur réussite professionnelle, avec énergie. Les peintres nouvellement installés essaient quant à eux de se constituer une légitimité.

La grande question que je recouvre gentiment par le terme de légitimité est bien entendu celle des rapports de l'art et de l'argent. Qui fait de l'art et qui fait de l'argent ? Car on doit bien penser que si Pont-Aven s'est transformée en exposition de peinture, les raisons

économiques ne sont pas absentes du phénomène. En effet, on peut dire que Les peintres qui se sont installés à Pont-Aven pour leur exposition estivale l'ont fait parce qu'ils vendent à Pont-Aven ; et s'ils ont été suivis après 85 par beaucoup d'autres, c'est parce que le renom de Pont-Aven s'est alors bien établi comme renom de lieu d'art et que les visiteurs y viennent pour cela.

Et l'on trouve une dialectique qui enchaîne l'image de Pont-Aven, cité des moulins qui attire des visiteurs, à l'idée que des visiteurs potentiels sont des acheteurs potentiels pour des peintures qui, à leur tour, renvoient à l'image de Pont-Aven, cité des peintres qui est légitimée par Les peintres du

XIXème siècle et qui s'inscrit en surimpression sur l'image précédente d'autant plus que le souvenir s'en est maintenu.

Il est bien sûr hors de mon propos de démêler les inextricables liens qui unissent l'art et l'argent mais je voudrais cependant souligner que c'est autour de cette question que se construisent les légitimités à Pont-Aven. Et le discours qui recouvre ce problème prend ici une forme particulière : celle de l'ancienneté de l'installation. Curieusement, je n'ai pas rencontré cet été de peintres qui ne soit pas peu ou prou de Pont-Aven : les uns viennent là depuis plusieurs années, les autres sont bretons ou travaillent à Pont-Aven ou encore ils y habitent. Mais il y a bien sûr tous ceux que je n'ai pas rencontrés parce qu'ils ne font que déposer leurs toiles à Pont-Aven.

Les peintres qui exposent et vendent à Pont-Aven se présentent dans leur ensemble comme des artistes qui vendent pour vivre ou se faire reconnaître et ils sont inquiets de voir l'installation d'autres peintres pour des raisons de concurrence mais aussi pour des raisons de qualité, d'autant plus que des peintres amateurs commencent à présenter leurs oeuvres à Pont-Aven qui, de ce fait, sert un peu de lieu d'essai pour aborder le professionnalisme. Mais on comprend bien que, sur deux ou trois cents exposants, tous ne peuvent être des génies et partant, chacun craint d'être attiré vers le bas par une prolifération qui renvoie à l'image honnie ici de la place du Tertre.

Quant aux peintres qui vivent à Pont-Aven et qui n'y exposent pas nécessairement, ils sont assez peu nombreux (cinq ou six) et s'inscrivent tout à fait dans la tradition des créateurs occupés de leur seule oeuvre. Ils maintiennent la tradition picturale de Pont-Aven comme d'autres l'ont fait tout au long du siècle. Enfin, j'ai pu constater qu'il n'y avait pas de communauté artistique. On se connaît sans plus et les rapports ne sont très probablement pas d'échanges culturels entre tous les peintres qui fréquentent Pont-Aven. Comment la population de Pont-Aven voit-elle la situation ?



Si, dans un premier temps, on interroge les élus locaux, on s'aperçoit que leur action en direction de l'art est extrêmement modeste. Ils ont maintenu jusqu'en 1983 la tradition des expositions d'été et jusqu'en 1987 la location des salles municipales. Puis ils ont pris l'initiative de l'ouverture du musée avec des moyens très modestes dans un souci d'animation de leur petite ville et ils ont été absolument dépassés par les conséquences qui en ont résulté du point de vue commercial. De leur propre aveu, ils ne contrôlent absolument pas ce développement et n'ont même aucun moyen de contrôle. Néanmoins, ils sont au centre de toutes les polémiques que la situation entraîne et leur souci semble être, d'une part, de mesurer et relativiser l'impact de la peinture sur le petit commerce local et, d'autre part, d'initier quelques actions municipales pour renforcer la qualité culturelle d'une situation dont tout le monde craint qu'elle ne devienne exclusivement marchande.

Pour ce qui est du premier aspect, on fait remarquer à la mairie de Pont-Aven que le petit commerce de toutes les petites communes de France périclité et que Pont-Aven a la chance de le voir repris par la peinture alors qu'il aurait pu disparaître tout simplement, ce qui assure des revenus non négligeables à ses propriétaires.

Quant au second, la municipalité s'appuie sur le musée, sans y consacrer néanmoins de budget très important, sur la création de classes arc-en-ciel consacrées à l'art et sur le projet de faire accorder à la ville un label touristique qui réglerait, entre autres, le mobilier urbain et les enseignes. De plus, elle tente, cette année pour la première fois, de louer ses salles municipales à une seule galerie d'art dans l'espoir de limiter l'hétérogénéité des expositions.

Il semble clair que les conflits sont importants sur ces questions et que cela reflète assez bien les différentes positions des habitants de Pont-Aven.

Car, pour ce qui est de la population, on constate une incertitude voire une ambiguïté dans les points de vue. Pour faire court, on pourrait les résumer en disant que la peinture est un pôle d'animation qui amène des visiteurs et favorise l'activité commerciale mais qu'amenant des intervenants de l'extérieur et, qu'étant omniprésente, elle s'impose à une population qui ne retrouve plus sa place.

Car on entend, à Pont-Aven, deux grands types de discours qui parfois se superposent. Soit : "Pont-Aven est envahie par la peinture, tous les commerces disparaissent et après la saison touristique qui est invivable car il y a trop de monde la ville est un désert" ; soit : "La peinture attire du monde, permet de louer des locaux sans affectation, entraîne le commerce dynamique et donc est une chance pour une petite ville sans grandes ressources".

Bien entendu, les discours divergent selon les intérêts mais j'ai cependant pu relever une constante : on est flatté de l'aura culturelle de la ville. Lorsqu'on critique la situation, c'est



au nom de la qualité artistique et l'on exprime sa crainte de voir la ville se transformer en supermarché de peintures de bazar. Mais lorsqu'on trouve la situation intéressante, c'est au nom de la qualité artistique qui permet à une toute petite ville de présenter des oeuvres exceptionnelles proportionnellement en grand nombre par rapport à toutes les autres villes.

En fait, la peinture s'est maintenant tout à fait imposée à Pont-Aven et le problème qui agite sa population se ramène à celui de la gestion de cette réalité.

Quoiqu'il en soit, je pense que l'on peut affirmer sans problème que Pont-Aven est devenue tout à fait "cité des peintres" qu'on mette sous ce vocable "cité des artistes" ou "cité des marchands".

\*\*\*

Pour reprendre mon propos initial, je résumerai mon exposé en rappelant que le site agréable de la cité des moulins a attiré des peintres que sa population a tolérés au XIXème siècle, que cette même population s'est beaucoup plus passionnée pour les traditions régionales et les pardons fleuris jusqu'au milieu du XXème siècle que pour la peinture mais, qu'en cette fin de siècle, la conjoncture économique et la lassitude à l'endroit des fêtes de rue ont rejoint l'histoire pour rappeler à la ville ses liens avec l'art et ramener au premier plan une image de la cité qu'elle n'avait jamais exclue mais qu'elle n'avait jamais autant privilégiée.

Désormais Paul Gauguin domine toute l'imagerie de Pont-Aven, celle de l'industrie et celle du tourisme, et meuniers et barde s'abritent derrière les toiles qui ornent les devantures de la cité.